

FOFO magazine

LE MAGAZINE DE LA CULTURE NIGERIEENNE

4. Cinéma

Aminata Mamani Abdoulaye

5. Musique

Willy Sahel

6. Sculpture

Alioum Moussa

8. Patrimoine

Le Bianou

Le Biram

10. Dessin

Mohamed Almoustapha

12. Peinture

Ali Narey

Boukari Mamadou

16. Mode

Halimata Mayaki

18. Littérature

Jamila Kanda



Ce numéro vous est offert avec
l'appui du Ministère de la Jeunesse,
des Sports et de la Culture

à la rentrée, profitez des **illimités S'cool**

500 FCFA*

activez votre offre au **#225#**

*souscription valable pour 7 jours

SMS illimités

entre S'cool

+ 500 Mo

d'Internet Mobile



à la rentrée, profitez des **illimités S'cool**

la rentrée change avec Orange



500 FCFA*

**SMS illimités
entre S'cool
+ 500 Mo
d'Internet Mobile**



McCANN

*souscription valable pour 7 jours

activez votre offre au **# 2 2 5 #**

la vie change avec

orange™

Editorial

Par Marie Adjji

Chers lecteurs nous sommes très heureux de paraître de nouveau grâce à l'appui de nos partenaires: L'Unfpa, le Centre Culturel Américain, Orange Niger et Air France. Nous tenons à remercier tout particulièrement notre imprimeur, la Nouvelle Imprimerie du Niger, pour sa patience et son soutien indéfectible.

Nous remercions nos lecteurs de leurs nombreux messages envoyés durant ces six mois d'absence et de vos visites toujours plus nombreuses sur notre site web www.fofomag.com afin de vous tenir informé de l'actualité culturelle de notre beau pays.

Nous félicitons les artistes nigériens qui malgré les difficultés continuent de produire et de se battre pour donner à la culture la place qui lui revient dans notre pays. Le chemin est encore long pour l'émergence d'une industrie culturelle digne de ce nom et d'une scène artistique d'envergure internationale mais la route se trace jour après jour.

J'invite tous les amoureux de la culture nigérienne à nous rejoindre pour nous aider à diffuser toujours plus d'information sur ceux qui la font vivre au quotidien.

Toute l'équipe de FOFo Magazine se joint à moi pour vous souhaiter une belle fête de Tabasky.

FOFO MAGAZINE

est une publication de l'Association FOFo

Arrêté n° 0330/MI/SP/D/DGA

BP 10120 Niamey - Niger

E-mail: fofo_mag@yahoo.fr

Tél: +227 94 25 79 16 / 91 03 99 06

www.fofomag.com

Directrice de publication:

Marie Adjji

Rédacteur en chef:

Alzouma Issaka Walter

Rédacteurs:

Bello Marka

Aminatou Sidibé

Aboubacar Sidik Ali

Issouf Hadan

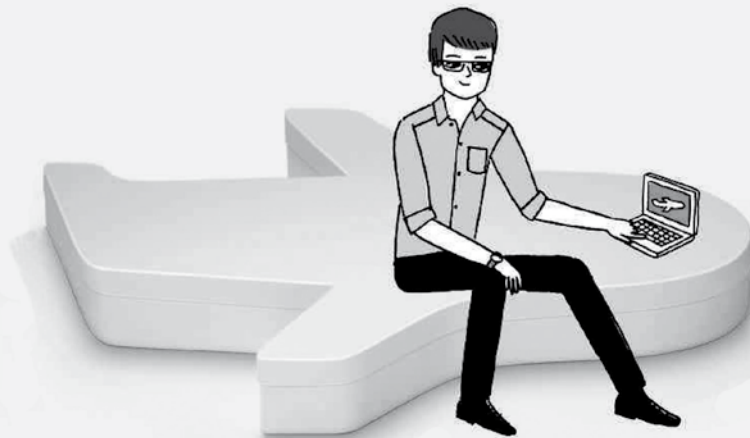


www.fofomag.com

le premier site culturel
du Niger!

Services en ligne

by AIRFRANCE



AIRFRANCE KLM

Renseignez-vous auprès d'Air France au 20 73 31 21/22.

Choisissez votre siège
et imprimez votre carte d'embarquement
sur www.airfrance.ne



Rencontre avec la jeune cinéaste nigérienne qui a remporté le 1^{er} prix du meilleur film documentaire d'école de la 23^{ème} édition de FESPACO 2013.

Présentez-vous à nos lecteurs.

Je m'appelle Amina Mamani Abdoulaye. Je suis réalisatrice en audio-visuel. J'ai terminé mes études à l'IFTIC en Juin 2012. Là je fais un stage au niveau de Télé Sahel au service production et réalisation. Je travaille aussi à l'agence inter-média de Maman Bakabé.

Ton regard sur le cinéma nigérien ?

Je peux dire que c'est le Forum Africain du Film Documentaire (FAFD) qui a relancé le cinéma nigérien. Il a formé pas mal de jeunes cinéastes. Par exemple moi je suis un fruit du Forum, Sani Magori est un fruit du forum,

Saguiro est également un fruit du forum, etc.

Je suis cinéaste depuis 2008. C'est avec le Forum Africain du Film Documentaire que j'ai débuté, en tant que stagiaire. Partant de là j'ai pris goût au cinéma et je me suis inscrit à l'IFTIC, dans la filière production et réalisation audio-visuel. J'avais pleins de projets que je voulais réaliser. J'ai soutenu en Juin 2012. Pour la soutenance j'ai choisi comme thème 'le hawan idi' et j'en ai fait un documentaire de 13 minutes.

Qu'est-ce que c'est le hawan idi ?

C'est la montée du Sultan à cheval pour la prière de la fête de Ramadan. C'est une grande manifestation qui se déroule ce jour-là. Le sultan se déplace accompagné de plusieurs personnes pour cette prière. Après la prière, il revient au sultanat toujours escorté par ses disciples et autres, pour le défilé des chevaliers, de l'armée royale, auxquels s'ajoutent plusieurs jeux comme le sharo (*échanges de coups de bâton à la poitrine*), le kaafa (*affrontement des hanches*), etc. Toutes ces manifestations se déroulent en présence du Sultan qui reste assis sur son cheval du début à la fin. Si j'ai choisi ce thème c'est parce qu'il est riche en culture, en tradition et en coutums. Ce film reflète vraiment notre culture.

On peut trouver le hawan idi un peu partout au Niger, mais celui de Zinder est vraiment particulier c'est pour ça que j'ai choisi celui-ci afin que les nigériens puissent découvrir ce qui se passe à Zinder les jours de fêtes.

Est-ce que c'est cette réalisation qui était en compétition à la 23^{ème} édition de FESPACO ?

En effet oui. C'est l'IFTIC qui l'a envoyé. En fait l'IFTIC avait envoyé 11 films, et parmi ceux-ci il n'y en a que deux qui ont été retenus pour la compétition : le mien et celui de Moumouni Bakabé qui s'intitule 'Toungouma'. Suite à ça l'IFTIC nous a envoyé à ce festival. Finalement parmi les 13 documentaires africains retenus au FESPACO pour la compétition, c'est mon film qui a remporté le 1^{er} prix dans la catégorie 'film documentaire d'école'. J'ai reçu à ce titre un trophée et la somme de deux millions de francs cfa.

Je crois que la dernière fois que le Niger a remporté un 1^{er} prix au FESPACO remonte à 1972 avec le film 'Le wazou polygam' d'Oumarou Ganda qui avait remporté le 1^{er} prix Etalon de Yennenga.

Comment réalise-t-on un film ?

Pour faire du cinéma il faut d'abord avoir un sujet, ensuite le mettre en image. Ce n'est rien d'autre que mettre un sujet écrit en image afin de ressortir certaines réalités. Il y a bien sûr le décorateur, le mixeur, le scénariste, l'étalonnage, le metteur en scène, etc. Il y en a qui font du documentaire fiction, mais moi je fais du documentaire de création.

Pour moi le cinéma est une arme. Il permet de découvrir la réalité que les gens vivent, de découvrir la culture des

autres. A travers le cinéma on peut instaurer la paix, on peut attirer l'attention des uns et des autres à travers des sensibilisations, on peut aussi promouvoir la culture.

Que ressens-tu après avoir gagné ce prix ?

C'est un honneur pour moi, un grand honneur d'ailleurs. Lorsque le jury a annoncé mon nom j'étais très surprise, je tremblais, je ne m'y attendais pas du tout. Je n'ai jamais espéré gagner à cette grande compétition, en tout cas pas à cette édition. Dans ma tête j'étais juste venu découvrir le FESPACO, et c'est tout. Je ne m'imaginais pas gagnante encore moins lauréate.

Lorsque j'ai réalisé que c'était à moi que le jury s'adressait, j'ai d'abord pleuré un instant, puis j'ai pensé à mon défunt père, ensuite au fond de moi je me suis dit 'Si mon père était là quelle serait sa réaction ?'. Le stade du 4 Août où la remise des prix s'est déroulée était bondé de gens.

J'ai gagné le premier prix mais je reste toujours moi-même. C'est un honneur pour le Niger, un nouveau visage pour le cinéma nigérien qui, a beaucoup régressé, qui a presque disparu de la scène. Il y a des bons cinéastes au Niger, on a besoin juste que l'Etat nigérien nous donne un coup de pouce.

Depuis mon retour du FESPACO je n'ai pas encore été reçu par une quelconque autorité de mon pays. Mais plusieurs personnes m'ont félicité et m'ont encouragé à travers des e-mails, sur facebook, des coups de fil etc.

C'est un grand festival le FESPACO, j'ai beaucoup aimé. C'est un festival qui est très bien organisé, je compte retourner au prochain mais avec un grand film cette fois-ci. Il y a d'autres Festivals auxquels je compte participer bientôt.

'Hawan idi' est mon tout premier film et c'est lui qui a remporté le 1^{er} prix. Cette chance n'est pas permise à tout un chacun. Je compte bien sur en réaliser plusieurs autres, des documentaires et des fictions. L'an passé j'ai joué dans un film fiction appelé 'Gari yayi zayi' dont je suis l'actrice principale. C'est un film de Maman Bakabé.

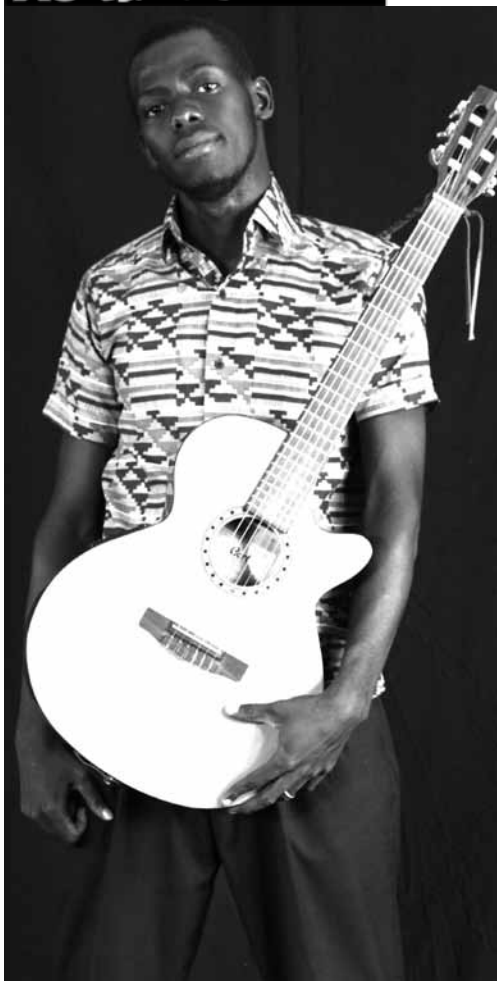
Quels sont tes projets ?

J'ai un projet qui me tient beaucoup à cœur, il date de plusieurs années. C'est un projet qui parle de mon père qui est décédé alors que j'avais 11 ans. Il était écrivain et homme politique, il s'appelait Mamani Abdoulaye. C'est lui qui a écrit l'ouvrage de Sarraounia, mais il y a plein de choses de lui qui sont cachées et que je compte ressortir à travers cette réalisation.

Quel est ton dernier mot ?

Je demande aux cinéastes nigériens de se réunir pour la bonne marche de notre cinéma. Je demande le soutien des bonnes volontés afin que je puisse réaliser mon projet. Bon vent au cinéma nigérien.

Walter Issaka Alzouma



Adjim William Dangar est un artiste chanteur, musicien et percussionniste. Originaire du Tchad il vit à Niamey depuis 4 ans dans le cadre de ses études. Parallèlement il a créé un orchestre panafricain dénommé Mamospa qui signifie 'je chante' en langue M'baye, sa langue maternelle.

Présentes-toi à nos lecteurs.

Mon nom d'artiste est Willy Sahel. Si je suis dans la musique aujourd'hui c'est grâce à mes parents, ma mère était choriste de gospel, quant à mon père, certes il est médecin, mais il jouait souvent de la guitare à la maison pour se distraire. J'ai débuté dans une chorale et à un certain moment j'ai décidé de faire de la musique pour toujours.

(suite page 6)



Lorsque je suis arrivé à Niamey j'ai trouvé beaucoup de musiciens et de chanteurs mais qui font de la musique non raffinée. Une grande partie fait des animations musicales communément appelées bal poussière dans des cabarets ; ce n'est que de l'ambiance et non un travail recherché.

Comment définis-tu la musique ?

On définit la musique comme un art de combiner les sons de manière agréable à l'oreille. Si ce n'est pas agréable à l'oreille ça devient du bruit, de la cacophonie. Moi j'écoute tout genre de musique. Je m'intéresse à tout ce qui sonne musique pour apprendre et découvrir toujours plus.

Un adage dit 'la musique adoucit les mœurs', c'est vrai. Avant les rois avaient toujours à leurs côtés des griots pour leurs faire des éloges qui les mettaient à l'aise. Je pense que ces aspects sont importants. Ils représentent l'identité culturelle d'un peuple. 'Si on demande à l'Afrique de parler une seule langue quel serait votre choix ?' Cette question a été posée à un vieillard lors d'un documentaire sur une chaîne canadienne en 2006. Sa réponse était le tam-tam. Je pense qu'il a choisi le tam-tam parce qu'on le trouve dans chaque pays d'Afrique.

La musique a aussi des inconvénients, elle est jalouse. C'est-à-dire qu'elle demande beaucoup de temps, d'attention, de patience, de travail. Elle est exigeante comme tous les autres secteurs de la société. Si on ne lui accorde pas le temps nécessaire elle n'évolue pas très bien. Elle peut aussi avoir des inconvénients dans le cas où celui qui la fait véhicule de mauvais messages.

Comment est-ce qu'on devient musicien ?

Pour moi il y a deux aspects. Il ya d'abord le don, c'est-à-dire qu'il y a des gens qui sont prédisposés, qui ont des capacités en eux pour apprendre facilement la musique. Comme tout autre métier ça s'apprend aussi, cela dépend du degré mais ce n'est pas tout le monde qui peut faire de la musique une carrière professionnelle.

Est-il vrai que lorsque tu laisses la musique elle te laisse aussi ?

Je dis oui et je dis non. Si les gens disent que la musique lorsque tu la laisses elle te laisse cela veut dire qu'elle est jalouse. Si tu arrêtes de faire de la musique tu vas perdre le réflexe, perdre la sensibilité, perdre l'inspiration ; ça c'est le oui. Le non c'est que la musique c'est aussi un don, donc même si tu l'arrêtes la graine reste toujours en toi, il suffit juste de la réveiller et de la retravailler.

Qu'avez-vous réalisé depuis la mise en place de Mamospa, et qu'est-ce que vous envisagez de faire ?

Nous avons enregistré un album de dix titres au CCFN de Zinder en Novembre 2012. Il s'intitule 'Lafia' qui signifie la paix en haoussa, malheureusement cet album n'a pas eu de promotion. Nous sommes en train de travailler pour le promouvoir.

Walter Issaka Alzouma



Originaire du Cameroun Alioum Moussa est plasticien et travaille à Niamey depuis plus d'un an. Peintre, il s'est ouvert à d'autres disciplines artistiques notamment la scénographie théâtrale, les performances, les installations et puis le graphisme.

Comment as-tu débuté cette carrière ?

J'ai commencé avec le simple dessin, c'est-à-dire le crayonné, le genre des bandes dessinées; ça a évolué et après j'ai continué avec la peinture avec pas mal d'expositions, pas mal d'ateliers de formation et de perfectionnements. J'ai parcouru le monde, de l'Afrique centrale à l'Afrique australe, de l'Europe centrale à l'Europe de l'est en passant par les États-Unis. Je suis allé apprendre d'autres disciplines notamment la sculpture et le medium vidéo. Aujourd'hui je peux me définir comme artiste visuel. La peinture a été à la base de mon introduction dans le monde de l'art et de la culture, donc je me revendique toujours peintre, même si je fais du stylisme, c'est toujours la couleur, la forme, la combinaison chromatique qui domine, donc forcément on sentira un peu le côté peintre en moi qui se révèle à chaque fois que je le fais.

Qu'en est-il du dessin ?

Le dessin est en veille, mais il revient toujours. Aujourd'hui je me sers du dessin sur le côté alimentaire. On se débrouille toujours à faire quelque chose à côté qui nous donne de l'énergie dans nos engagements, dans nos aspirations personnelles.

Depuis tout petit j'ai toujours été intéressé par le dessin à l'école. Je reproduisais ce que je voyais autour de moi et les personnages des dessins animés de l'époque.

Après le dessin c'est la peinture parce que quand on fini de dessiner on cherche toujours à peaufiner les couleurs, à s'approcher un peu de la photographie, après on se dit pourquoi mettre autant de temps sur un dessin alors que la photo pourrait servir, et finalement on prend goût à la photographie.

Côté sculpture il a fallu que je dépasse la pression culturelle, traditionnelle et la confusion mélangeant tradition et religion. Etant musulman, pratiquer la sculpture c'était représenter quelque chose de figuratif ou bien un totem et donc forcément je ne pouvais pas continuer, mais au fil du temps les gens ont compris que la sculpture n'était pas forcément une forme qui avait à la fois la tête, le tronc et les quatre membres comme l'anatomie. On s'est détaché de l'anatomie pour faire de la sculpture contemporaine un élément visuel à trois dimensions. Produire quelque chose autour duquel les visiteurs peuvent tourner et relier les deux dimensions de notre œuvre, c'est-à-dire le côté iconographique (ce que la personne voit) et le côté iconologique (ce que la personne voudrait traduire dans sa pensée).

Le début de tout c'est le dessin. Pour construire quelque chose même l'architecte doit d'abord dessiner les plans et c'est comme ça aussi pour le sculpteur. Il doit d'abord avoir des schémas. Etre artiste visuel ou contemporain, en résumé on va vers la globalité de toutes ces disciplines pour dire qu'on est plus tôt créateur, on a envie de mettre en œuvre nos pensées.

Explique-nous ce que c'est l'art plastique.

L'art plastique, en fait c'est un regroupement de disciplines dont le résultat amène une certaine plasticité; quand on dit plasticité on parle de l'aspect visuel, de l'aspect esthétique. L'art plastique regroupe notamment le dessin, la photographie, les installations. Je le définis comme ça mais on peut trouver des milliers de définitions pour l'art plastique. De mon point de vue c'est un processus qui va du néant à quelque chose de beau, d'esthétique ou de poétique.

De quoi t'inspires-tu ?

A un moment j'ai été confronté aux problèmes de la réalité de notre urbanité. Je m'intéresse beaucoup à l'évolution de la ville, au comportement des humains qui vivent dans la ville. Je pense que pour fuir la moralité ou la morale je fais de ma source d'inspiration un concept.

Je suis dans le concept. le jour où Duchamp a pris un urinoir et l'a posé comme œuvre d'art ça a changé les données sur le plan culturel, sur le plan artistique, c'est-à-dire à quel moment l'urinoir devient une œuvre d'art alors qu'il est sensée servir pour que l'on soit à l'aise dans les toilettes; mais quand il le sort de son contexte naturel pour le déposer dans une galerie, alors le monde a complètement changé sa vision de ce qu'est un artiste, ce qu'est une œuvre d'art, je suis dans ce

questionnement. Aujourd'hui je me demande quelle est la responsabilité d'un artiste nigérien à partir du moment où il est aussi partie intégrante du développement de la ville, du pays, des mentalités.

Un artiste c'est quelqu'un qui prône le bien dans le mal, c'est quelqu'un qui prône le beau par rapport au laid; c'est-à-dire que nous partons de la récupération sensée être le résidu de la vie pour le ramener à la vie. Je suis dans cette dimension, je suis dans la dimension où l'artiste n'est pas seulement un faiseur d'objets et un fabricant de quelque chose mais c'est aussi quelqu'un qui a un mot à dire à sa société.

Quelle matière utilises-tu pour tes créations ?

J'utilise le vêtement comme matière première aujourd'hui pour créer mes œuvres. Surtout les vieux vêtements. Le vieux parce que je parle de la manipulation du circuit des friperies. Ces vêtements de seconde main jouent un rôle important sur l'économie, sur le pouvoir d'achat. Aujourd'hui il y a plusieurs familles qui peuvent se vêtir à moindre coût, il y a les effets positifs et il y a aussi le visage caché de cette friperie et moi je suis au milieu pour dire qu'est ce qui se passe, la friperie traduit un peu la force entre l'occident et l'Afrique. L'occident est développé et nous il faut qu'on se développe aussi, nous on a notre culture et eux ils ont la leur. Les vêtements usés là bas reprennent vie ici, on s'intéresse à ces vêtements pour notre usage personnel.

Ce qui m'a animé au départ pour ce choix était le fait que je travaillais beaucoup sur l'apparence. Dans notre contexte complexé, les africains ne peuvent pas recevoir avec leur esprit, ils reçoivent avec l'apparence. Quand tu as l'apparence d'un clochard alors que tu es intellectuellement ou bien économiquement bien assis, n'importe quelle personne, aussi pauvre soit-elle qui portera une veste cravate sera plus rapidement reçu dans un bureau que toi.

Moi, je me suis demandé pourquoi les africains s'intéressent plus à l'apparence que à ce que l'on a dans la tête. C'était ça le début du projet.

J'ai commencé à travailler sur le vêtement comme identité parce que souvent on reconnaît plus les gens à travers ce qu'ils portent.

Mes créations parlent de l'égoïsme, du contexte social, contexte économique, contexte de dépendance. Je ne fais pas de politique politicienne mais le côté social m'intéresse; c'est le social qui est en avant dans mes créations.

Quels sont tes projets ?

Du 03 au 10 Mai prochain je serai à Strasbourg pour une foire d'art contemporain. Je suis invité par une galerie africaine basée là bas, c'est la galerie « âme d'Afrique » dirigée par Jeanne Aucherd Djami.

Walter Issaka Alzouma



Événement culturel annuel par excellence, le BIANOU est aimé et fêté en grande pompe par les habitants d'Agadez. Pour en savoir un peu plus nous avons interviewé Elhadji Atta Tambari Maï Gari, gardien du secret de cette tradition propre aux Agadeziens.

Qu'est-ce que le Bianou ?

C'est une fête que nous organisons sept jours après la fête de la Tabaski à la fin de l'an musulman. Cette fête occupe une place primordiale dans la vie de la population d'Agadez, nous y sommes intimement attachés. Alors c'est la ville toute entière qui célèbre l'événement.

Quel est le rôle du Sultan dans l'organisation ?

Le Tambari de l'Ouest et celui de l'Est de la ville sont assistés chacun par un Agalla et un Jirma. Les Tambari, Agalla et Jirma sont proposés par les jeunes et nommés par le Sultan de l'Air. Ils sont aidés dans l'accomplissement de leurs tâches par des personnes volontaires.

Les deux Tambari sont chargés de l'organisation pratique du BIANOU notamment de l'élaboration du planning des manifestations, de l'élaboration des programmes journaliers pour chaque groupe en tenant compte du planning général, du suivi de toutes les manifestations, de l'encadrement des danseurs, batteurs de tambours et spectateurs, du respect des valeurs et traditions du Bianou, de la sensibilisation des participants pour que règne un esprit de solidarité et de discipline durant toutes les manifestations, de la formation des jeunes danseurs et batteurs de tambour pour assurer une relève à même

de pérenniser et d'améliorer la qualité du spectacle qu'offre le Bianou, de la publicité du Bianou afin de valoriser ce patrimoine culturel si riche, de la recherche du financement pour parfaire l'organisation de la fête (renouvellement des instruments, de l'accoutrement des danseurs, accueil des invités, repas, médiatisation etc.)

Comment désigne-t-on les batteurs de tambours ?

Chaque Tambari désigne les batteurs de tambours et tambourins de son groupe sur leur savoir-faire. Les batteurs de tambours choisissent en leur sein un chef qui les organise et veille à l'harmonie des rythmes.

Toute autre personne peut battre les grands tambours avec l'autorisation et les instructions du chef des batteurs.

Quant aux batteurs des tambourins, qu'ils soient du groupe ou non, ils doivent se soumettre aux ordres du chef des batteurs pour garder l'harmonie des rythmes.

Qui sélectionne les danseurs ?

Chaque Tambari sélectionne les meilleurs danseurs de son groupe pour constituer une équipe homogène, talentueuse, disciplinée et capable de produire un spectacle de haut niveau. Les danseurs choisissent en leur sein un responsable qui les gère et les organise.

Toute autre personne peut danser à sa guise tout en respectant les instructions du responsable des danseurs en évitant de perturber la danse.

Existe-t-il des règles applicables aux spectateurs ?

Les spectateurs doivent éviter tout acte, comportement ou propos de nature à perturber les festivités ou à leur ôter le caractère authentique. Il s'agit entre autres des propos discourtois, des bagarres qui sont formellement interdits lors des manifestations du Bianou. Ce dernier est ouvert à tout le monde sans distinction.

Qu'appelle-t-on les Biaggari et les Wassas ?

Les Biaggari sont des manifestations qui se déroulent entre vingt heures et minuit à travers les artères de la ville suivant un itinéraire bien défini.

Les Wassas sont des manifestations aux circuits plus élargis que ceux des Biaggari auxquels participent les deux groupes.

Comment se déroule la compétition musicale ?

La compétition musicale se déroule le premier jour de l'an musulman (muharam) entre seize heures et dix-sept heures à la place Sidika. Les deux groupes y prennent part et rivalisent de talent en termes de rythme. Elle se déroule dans l'ordre, la discipline et le respect mutuel.

Qu'appelle-t-on le Mareytchine Ada ?

Le Mareytchine Ada ou soirée de beauté est une manifestation organisée le huitième jour de l'an musulman entre seize heures et dix-huit heures au cours de laquelle les éléments des deux groupes démontrent

PATRIMOINE

leur savoir-faire : rythme, chants, danse, accoutrement traditionnel et le fair-play.

Ensuite la veillée du Bianou à lieu de vingt deux heures à l'aube. Les participants doivent adopter une attitude de respect mutuel, de fraternité et de solidarité.

Auparavant les femmes n'y participaient pas à cause de l'insécurité. Mais maintenant, toute femme volontaire a le droit de participer à la veillée.

Le dixième jour de Mouharam c'est le Achoura, c'est le Bianou qui se caractérise par un esprit de solidarité, de fraternité et d'échange.

Parlez-nous du Daoukan Tchizdayen.

Le Daoukan Tchizdayen ou grande fête du Bianou, correspond au jour où le Bianou d'Alacess sillonne les artères de la ville en s'arrêtant en deux lieux précis importants historiquement ou socialement.

Quelle manifestation faites-vous le dernier jour du Bianou ?

Compte tenu de l'extension de la ville d'Agadez, un dernier jour a été ajouté par rapport à la durée normale du Bianou afin que les deux groupes animent dans les nouveaux quartiers.

Comment réglez-vous les différends ?

Tout différend relatif à l'organisation du Bianou est réglé à l'amiable par les sages si nécessaire.

Dans le cas contraire, le différend est définitivement tranché par le Sultan de l'Air.

Je tiens à notifier que toute l'organisation du Bianou peut être complétée et ou modifiée par décision du Sultan de l'Air après consultation des Tambari.

Aminatou SIDIBE



Mallam Mamane Barka : dépositaire du Biram.

Mallam Mamane Barka, natif de Tesker, un des départements de la région de Zinder, instituteur qui a déposé la craie pour se consacrer à la musique, est un artiste connu du public zindérois pour ses nombreuses chansons dont Mairam. Avec sa verve de conteur, il a su faire découvrir au public, au fil du concert, des pans entiers de l'histoire du Biram.

Instrument mythique, le Biram originel que Kargila, le génie de l'eau, l'esprit protecteur du peuple Boudouma jouait comme berceuse sur la nuit de ses protégés, possédait dix cordes. Lorsque Kargila voulut le léguer au maître dépositaire, en témoignage de sa bravoure d'avoir été le premier Boudouma à oser s'aventurer dans la nuit pour aller voir qui jouait d'un instrument sur le lac, il lui en tailla un à cinq cordes. "Moi, je joue d'un Biram à dix cordes parce que chacune de mes mains a dix doigts, lui dira le génie. Comme toi tu n'as que cinq doigts, je t'en donne un à cinq cordes."

Le Biram, à cette particularité d'être à la fois un instrument à cordes et un instrument à percussion. En effet deux musiciens le jouent. Le premier gratte les cordes. Et le second se sert de son extrémité en forme de pirogue comme d'un tambour.

En appuyant sa musique par la force du récit, Mallam Mamane Barka, à travers la culture du peuple Boudouma, le peuple de la pêche, des festivités, des vaches aux immenses cornes, de ses femmes parées d'or, qui habite encore ses cases, enferme ses beaux chevaux pour les prévenir du regard de l'envieux, se fait un éminent ambassadeur de la culture nigérienne.

En nouveau dépositaire du Biram Boudouma, dont le feu s'est éteint sur les rives du lac Tchad avec la mort du maître dont l'instrument trône au musée national Boubou Hama de Niamey pour heureusement renaître en lui, Mallam Mamane Barka, qui a appris à le confectionner, apprend, avec amour, aux enfants du Niger à le jouer. Pour que le Biram, notre Biram national, traverse les âges et fasse l'histoire.

Bello Marka



www.fofomag.com
le premier site culturel
du Niger!



Mohamed Almoustapha est un dessinateur nigérien qui travaille à l'encre et au crayon.

Comment es-tu devenu professionnel ?

Ma toute première bande dessinée s'intitule 'Le jour le plus long' inspirée d'une histoire vraie qui s'est passée durant la deuxième guerre mondiale. C'est un blanc qui a eu cette idée et qui m'a demandé de la mettre en image mais malheureusement ce dernier a quitté le Niger sans me dire quoi que ce soit, ni me laisser son adresse alors que je ne l'avais même pas terminé. Finalement j'ai arrêté ce projet, je l'ai arrêté parce que c'était son idée à lui.

Je suis devenu réellement professionnel lorsque j'ai travaillé avec l'organisme GTZ. Au sein de cette institution se trouve une cellule chargée de l'éducation. Ensemble nous avons élaboré des dictionnaires pour enfants dans le cadre de l'éducation avec le concours des techniciens de l'INDRAP qui étaient chargés des textes. Moi j'avais comme tâche de faire les illustrations. Ce sont des dictionnaires qui traduisent les mots français traduit dans toutes nos langues nationales.

Avec ce même organisme j'ai également élaboré des documents pour enfants : des livres de contes et des bandes dessinées afin de sensibiliser les enfants sur différents sujets.

En 2005 j'ai signé mon premier contrat de bande dessinée avec l'UNICEF. Il s'agissait de travailler sur le thème de la scolarisation de la jeune fille. Avec une équipe nous avons d'abord élaboré le story-board du scénario, c'est-à-dire le fait de partager le thème en plusieurs séquences, tableau par tableau comme on dit en cinéma. Ces différentes séquences facilitent la

réalisation des dessins proprement dit. Cette bande dessinée s'intitule 'Zara', elle fait 32 pages et a pris un mois de réalisation. Juste après j'ai signé un autre contrat avec Plan International pour la réalisation d'une autre bande dessinée appelée 'Tchoukoussouma', qui parle des maladies sexuellement transmissibles. Là aussi le travail s'est fait en équipe. Cette bande dessinée a franchi nos frontières.

De quelle équipe parles-tu ?

L'équipe avec laquelle j'ai réalisé ces bandes dessinées était l'association 'crayon des sables'. Nous étions au nombre de sept. Chacun avait sa spécialité, par exemple en story-board, en crayonner, en encrage, en couleur, etc. Moi je maîtrise surtout le crayonner et l'encrage mais je pourrais tout faire seul aussi, sauf qu'en général les institutions ne donnent pas un tel contrat à une seule personne. Elles font toujours appel à une association pour la crédibilité du travail.

Pourquoi le portrait et surtout le rapport à la peau ?

Je suis intéressé par la peau parce que j'ai compris que bon nombre d'artistes n'arrivent pas à bien la dessiner, c'est pourquoi ils préfèrent l'habiller. Pourtant cette peau transmet des messages, elle parle d'elle-même. Mais comment est-ce qu'il faut comprendre ce langage ? Il faut cependant la voir s'exprimer, et comment ? Il y a des dessinateurs spécialisés dans la nudité, mais moi compte tenu de ma culture je ne peux pas attaquer directement la nudité, je m'exprime quand même dans ce sens tout en couvrant légèrement mes dessins afin de pouvoir permettre à la peau de s'exprimer.

J'aime beaucoup le noir et blanc, il exprime la réalité dans un dessin. Avec le noir et blanc on peut aussi créer



la couleur. J'ai peur de dessiner avec des couleurs parce que je ne les sens pas trop réelles. La peau il faut la voir vraiment en noir et blanc pour comprendre ce qu'elle dit. Aujourd'hui je travaille plus sur le réalisme.

Est-ce que tu es en train de dire que les artistes ont un problème de finition ?

Absolument. Je ne peux pas comprendre un artiste qui commence un dessin par les pieds et finit par la tête, c'est inconcevable. On commence toujours par la tête. Et généralement vous trouvez des dessinateurs qui n'arrivent pas à bien dessiner les pieds alors ils essaient toujours de placer un certain décor pour cacher les pieds ou bien ils chaussent le sujet et souvent ils enfoncez les pieds dans du sable ou carrément le sujet n'a pas de pieds. Voilà le dessin, il est bien fait mais il n'a pas de pieds, ce qui fait qu'ils échouent leurs sujets.

Personnellement, j'ai eu du mal à maîtriser l'exactitude des pieds. Au fait il y a une certaine proportionnalité à respecter. Tant que vous dessinez de façon naïve vous raterez les pieds, mais si vous respectez les proportions c'est sûr vous réussiriez. Hélas, la plupart des artistes ne maîtrisent pas cette technique.

Comment juge-t-on un dessin ?

Etant professionnel je juge un dessin par mes propres critiques. Il y a des heures qui se fixent dans chaque dessin. Exemple, présentement nous sommes à 15h, bon, moi j'essaie d'abord de localiser le temps qu'il fait dans le dessin. Si je dessine une personne, sur la peau on peut lire le temps qu'il fait. Par rapport au contraste, le soleil qui joue sur la peau je peux définir le moment qu'il fait exactement, sinon la saison ou bien le climat dans lequel le sujet est exposé.

Si le temps n'apparaît pas le dessin ne se place pas sur votre papier, donc c'est une erreur monumentale, et les artistes en commettent beaucoup.

Comment lit-on le temps qu'il fait dans un dessin ?

C'est par rapport à la quantité de zones d'ombres sur le sujet qu'on arrive à lire le temps. Lorsqu'un dessin est fait le matin par exemple, si tu reprends le même dessin la nuit il y aura une grande différence. Si vous ne respectez pas les critères votre dessin va échouer et il sera mal placé sur votre papier, finalement ce n'est pas un bon dessin.

Quand j'imagine un dessin c'est à moi de placer mon sujet dans un temps qui lui convient, je lui donne un temps pour lui donner une réalité, pour pouvoir bien le placer sur mon papier. Je peux peut-être le dessiner à 15h mais sur mon papier je le place à 20h par exemple alors qu'il fait nuit.

Présentement dès que je jette un coup d'œil sur un dessin je pourrais lire le temps qu'il fait dans ce dessin.

Que penses-tu du concours de logo lancé ce mois d'Avril par la haute autorité de lutte contre la corruption et les infractions assimilées (HALCIA) ?

C'est une belle initiative, c'est motivant mais malheureusement ce genre de concours est toujours boycotté. En 2005 lors des 5^{ème} jeux de la francophonie ils nous demandé de concevoir une mascotte symbolisant les jeux, un logo en quelque sorte. Moi j'ai conçu un chameau sur lequel est suspendu un sabre. Peu de temps après le dépôt de ma création au lieu indiqué j'ai été surpris d'apprendre et de constater que quelqu'un d'autre avait repris mon idée, il l'a juste un tout petit peu modifié et finalement c'est lui qui a remporté le prix, voilà le malheur qu'il y a dans ce genre de concours.

Je voulais poursuivre cette personne mais j'ai renoncé après, elle est plus influente que moi. Pour me faire calmer les organisateurs m'ont remercié d'un vulgaire prix et ont ainsi classé l'affaire. C'est malheureux.

Ce genre de pratique peut arriver à n'importe quel concours parce que le problème se pose au niveau de la mentalité des nigériens et ce sont des nigériens qui s'occuperont de la sélection. En dessin au Niger ce sont toujours les mêmes têtes qui gagnent.

Il y a aussi les prix qui sont dérisoires. Pour ce concours par exemple le lauréat a bénéficié de la somme de 1 000 000 Fcfa, le 2^{ème} prix a gagné la somme de 250 000 Fcfa et le 3^{ème} 150 000 Fcfa ; des sommes insignifiantes, c'est malheureux, c'est décourageant.

J'appelle les dessinateurs à redoubler leurs efforts afin de ne pas laisser tomber le dessin. Je pense qu'un jour les nigériens arriveront à comprendre l'importance du dessin.

Walter Issaka Alzouma



Ali Narey est un artiste peintre et un designer. Vice président de l'association des artistes peintres du Niger, Ali et ses collègues réfléchissent dur les mesures à prendre pour contribuer à la lutte contre le changement climatique qui menace le monde.

Comment définis-tu la peinture ?

La peinture c'est la communication par image. Je m'inspire de Van Gogh, un peintre hollandais des années 1800 qui manifestait la violence de l'homme à travers la couleur rouge et la nature de l'homme à travers la couleur verte. Je suis peintre depuis 2003. Ma toute première œuvre était un bateau, mais ce n'est qu'en 2006 que j'ai été connu sur le plan international suite à un concours organisé en Algérie et qui avait regroupé quinze pays. Chaque pays avait d'abord dans un premier temps organisé un concours national ; alors ici au Niger c'était mes trois différentes réalisations qui ont été retenues pour défendre les couleurs du pays en Algérie. Ces créations parlaient de la solidarité, de la patience et de la tolérance. Par la suite, les organisateurs de ce concours international ont invité les quinze candidats que nous étions à Alger pour des conférences, des séminaires, des ateliers de formations et surtout pour les délibérations des résultats.

Qu'avez-vous appris en Algérie ?

En Algérie j'ai compris ce qu'est vraiment la religion musulmane. Par exemple, les décors qui encadrent les versets du Coran sont faits par des peintres. La peinture qui touche la religion musulmane en tant que telle

s'appelle la miniature aluminure. Si vous prenez côté habillage il y a des couleurs qui sont déconseillées à un homme musulman de porter, je dis bien un homme mais pas une femme ; par exemple la couleur jaune. C'est arrivé en Algérie que nous avons connu toutes ces valeurs que nous ignorions. En Algérie il y a une école supérieure des Beaux-Arts où des étudiants travaillent uniquement des dessins et des décorations de ce genre. Il y a aussi le côté expressif qui est le langage de la couleur et de la forme.

Quel rang as-tu occupé au concours ?

J'ai occupé la 2ème place avec le titre de professeur de peinture, ça a été une grande fierté pour moi, sauf que j'ai été déçu à la fois par l'ambassade du Niger à Alger qui a été incapable de se faire représenter aux délibérations des résultats pendant que les 14 autres ambassades y étaient, pourtant elle a été contactée. Dans la salle chaque candidat avait derrière lui sa diplomatie et toute une foule qui le soutenait tandis que derrière moi il n'y avait qu'un seul nigérien qui, m'a soutenu sans relâche tout au long de l'événement. Ce patriote était en effet le seul nigérien dans le public.

En 2008 le ministère de la culture m'a décerné une attestation de reconnaissance en tant qu'artiste plasticien international. Je fais de l'abstrait. Aujourd'hui je travaille la peinture chez moi mais je travaille également au centre des métiers d'art sur la calebasse.

Ton point de vue sur le concours national de peinture pour les prochains jeux de la francophonie.

Ce concours a été truqué. Pour mieux tricher un membre du comité d'organisation de ce concours a été écarté de ses fonctions peu avant les délibérations des résultats. Ce monsieur faisait parti des encadreurs. Suite à ça je me suis senti déchiré profondément.

Ces mauvaises méthodes ne sont pas prêt de finir au Niger parce que le nigérien est déjà habitué à la mauvaise pratique, l'histoire de parents amis et connaissances. C'est un réseau, un réseau qui nuit au développement de notre pays chaque jour. Cette méchanceté existe dans tous les ministères, dans tous les domaines. Eradiquer ce parasite est très difficile parce que ces non patriotes ne font que s'accroître ; ils ne font que mettre leurs intérêts personnels au dessus du pays, c'est triste.

Pour satisfaire leurs intérêts ils cachent toujours le bon côté du Niger et en sort le mauvais, ils cachent toujours les intellectuels nigériens et en montre les nuls, ils barrent toujours la route à ceux qui travaillent pour l'avancée du pays et font passer du n'importe quoi, ainsi va le Niger d'aujourd'hui.

On ne peut pas connaître la place qu'occupe la peinture au Niger du moment où elle est ignorée par les nigériens.

Walter Issaka Alzouma

Une exposition des oeuvres du peintre Zindérois Boukari Mamadou dit Bahari a été organisée dans la salle d'exposition du CCFN (Centre Culturel Franco-Nigérien) de Zinder en Janvier 2013. Au total 21 toiles du peintre ont été dévoilé au public pour une quinzaine de jours.

Dans l'allocution d'ouverture qu'il a prononcée, le directeur du CCFN de Zinder, monsieur Bawa Kaoumi n'a pas manqué de faire une présentation de ce peintre dont le nom a franchi les frontières nationales. "Bahari, a-t-il fait entendre, sera bientôt en résidence en France dans le cadre de la création d'une Bande Dessinée bien nigérienne après le fameux album Tchoukoussouma."

Cette exposition a vu la participation, entre autres, du directeur de cabinet du gouverneur de la région de Zinder, ainsi que celle, très remarquée, de monsieur Laminou Issaka Brah, maire du 3^{ème} arrondissement. Ce dernier qui a tenu à exprimer son admiration pour cet artiste qu'il connaît de longue date, a tenu à apporter, à travers Bahari, son appui à l'artiste nigérien en réservant un tableau qui trônera dans son bureau.

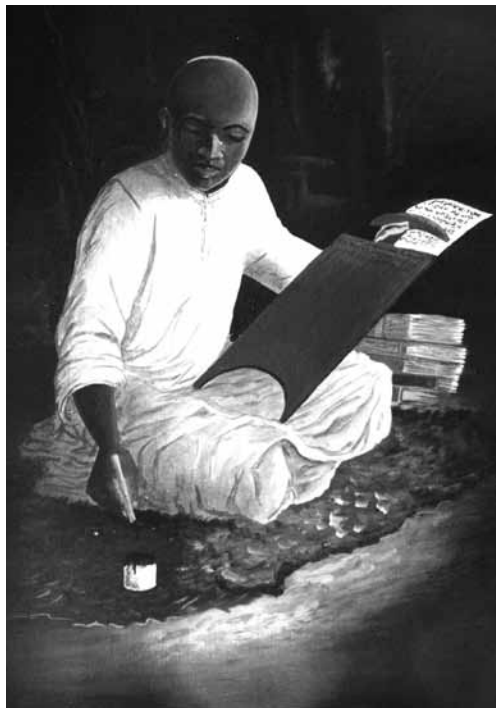
La présence de ces autorités a été fort appréciée par le public. Il n'est, en effet, un secret pour personne qu'au cours des activités culturelles, les autorités communales et régionales de Zinder brillent par leur absence. Acte qui a paru davantage être un manque d'intérêt affiché par ces dernières pour notre culture.

Le public, pour sa part venu nombreux, a montré un grand intérêt pour cette exposition. Mac, responsable du CEF (Centre d'Enseignement du Français) en visitant l'expo n'a pas caché sa satisfaction : "Ce sont de beaux tableaux. Je suis très fier de notre Picasso Zindérois. Ses tableaux reflètent le quotidien. Je les trouve à la fois réalistes et concrets."

Marie, tout en dégustant une brochette lors de la collation offerte juste après le lancement de l'expo, a laissé entendre : "Franchement, je trouve ces œuvres belles et travaillées avec sérieux et professionnalisme. J'aurais bien aimé voir une de ces toiles accrochée dans ma chambre."

Bachir Djibo dit Georges, jeune talent, quant à lui dit "avoir apprécié ce travail qui donne toute sa valeur à l'art et montre la capacité de nos artistes à créer des œuvres de grande qualité."

Les responsables des autres structures de la culture, tels que monsieur Issa Abdallah, directeur de la MCAA (Maison de la Culture Abdousalam Adam) de Zinder, monsieur Gambo Chégou, directeur du réseau des bibliothèques Mamani Abdoulaye de Maradi et de Zinder, autour de qui de nombreux artistes locaux se sont regroupés pour apporter leur soutien à leur pair, étaient également présents.



Tout en espérant que ces initiatives qui donnent de la visibilité aux travaux et aux œuvres de nos artistes se poursuivent, et que les autorités régionales, à tous les niveaux, les appuient et les accompagnent, ne serait-ce qu'en honorant de leur présence les lieux et les événements consacrés à la culture, l'on ne peut que souhaiter bon vent et bonne vente aux peintres Zindérois.

Bello Marka

FOFO

MAGAZINE

**Vous souhaitez faire connaître
vos activités culturelles
envoyez vos articles à:**

fofo.magazine@gmail.com



Comment as-tu débuté ?

Dans ma chambre. Je rappaient tout seul dans ma chambre avec des petits logiciels comme mixcraft. Je faisais ça clandestinement parce que mon père ne voulait pas de ça. Il a déchiré mes compositions à plusieurs reprises, il me surveillait constamment. Il m'a conseillé de penser au baccalauréat d'abord, je faisais le lycée à ce moment.

Lorsque j'ai eu mon bac, j'ai quitté ma famille pour l'université de Bamako au Mali. J'avais le champ libre là bas. Je suis parti voir le studio Maliba afin de signer un contrat pour la production d'un album. Nous avons travaillé dur pour pouvoir produire 'irruption' composé de 14 titres en 2012. ça a pris trois années de travail.

Je suis vraiment satisfait de ce studio, ce sont des professionnels qui connaissent vraiment leur boulot. Avant d'enregistrer un titre ils me faisaient d'abord un test et s'ils constataient que je n'étais pas encore prêt ils me renvoyaient et me donnaient des conseils à suivre.

Les gens ont beaucoup aimé mes productions, c'est positif. Je ne dis pas qu'ils m'apprécient moi, mais je sais qu'ils kiffent mon travail et ça me va droit au cœur. Sur scène quand je constate que le public back mes sons, je me sens vraiment flatté.

Qu'est ce que le rap signifie pour toi ?

Pour moi c'est une passion. Je rappe pour le plaisir. Je le fais juste pour me faire plaisir. C'est comme une femme pour moi, le rap. Une femme qu'on voit et qu'on veut draguer mais qu'on laisse passer, et après on rentre chez soi avec des remords, on regrette de n'avoir pas profité de l'occasion. Moi je ne veux pas que ce cas m'arrive avec le rap, je l'aime et j'ai décidé de le faire pendant qu'il est encore tant.

Je m'inspire beaucoup du rap français. J'écoute en boucle le rappeur Booba et je m'inspire de lui sur le côté vestimentaire, sa manière de parler, c'est mon idole.

Moustine

J'écoute aussi La Fouine, Diams, etc.

Pourquoi as-tu choisi de ne rapper qu'en français ?

Ce n'est pas parce que je n'aime pas nos langues, je les aime beaucoup mais je ne me retrouve pas quand je pose un couplet en langue. Par contre quand je chante en français je me sens bien. En langue ça ne dit rien, je ne sens rien, c'est comme si j'ai tapé à côté.

J'écris mes propres compositions sans difficulté. Je suis étudiant en droits alors dans mes textes je parle des sujets sensibles, de l'actualité surtout. Il y a aussi beaucoup d'égotrip dans mon album.

Comment trouves-tu le rap malien ?

Sans rien vous cacher, à Bamako les rappeurs remplissent des stades. Des jeunes rappeurs de 22, 23, 24 ans remplissent les stades sans problème. Avec la musique ces jeunes rappeurs ont pu se procurer 2 ou 3 voitures chacun, c'est vraiment une réussite. Ici c'est rare de trouver un rappeur qui a pu se payer une caisse avec ce qu'il gagne dans le rap. Il n'y en a pas un seul qui a une fois rempli le stade Général Seyni Kountché. Au Mali, le problème ne se pose pas, un seul rappeur, en tournée nationale arrive à remplir les différents stades. Les maliens aiment bien ce que produisent leurs rappeurs, ils consomment le rap malien plus que n'importe lequel. Les rappeurs chantent en langue là bas.

Il y a aussi un truc que je voudrais souligner : A Bamako les rappeurs n'ont pas de problème de sponsors. Ils sont sponsorisés à 100%. Au Niger c'est écoeurant. Les sociétés te font faire plusieurs aller et retour, et à la fin c'est pour te dire qu'ils sont désolés. C'est la même chose qui m'est arrivé, j'ai dû financer mon concert du 2 février à mes propres frais.

Que penses-tu du rap nigérien ?

Il y a une nouvelle école qui est en train de naître. A un moment il était tombé bas, mais là ça se relève. C'est une génération de jeunes talents qui sont en train de développer ce mouvement rap mais avec tout ça les sponsors continuent de garder leurs portes fermées. Je suis convaincu que bientôt le hip hop nigérien sera connu à l'international.

De nos jours le rap nigérien est bien vu même si certains rappeurs continuent de donner une image négative en fumant du ganja pensant que ça donne l'inspiration ou quelque chose comme ça. Ce sont ces gens là qui font que le public ne respecte pas les rappeurs. Le ganja, l'alcool, la femme, moi je m'en fou de tout ça. Je pense que pour bien travailler on n'a pas besoin de prendre des excitants, au contraire les excitants diminuent la capacité de réflexion. Pour reconquérir le public il faut travailler. Si Ismo One a fait guichet fermé c'est parce qu'il a travaillé. Mais si tu fais le travail à moitié alors le public ne fera pas le déplacement.

Walter Issaka Alzouma



Patrice G. comme l'appelle ses amis d'enfance débute sa carrière en 1996 avec la danse hip hop au sein de la formation 'happy boys'.

En 1998, avec son frère Danny Lee et quatre amis il crée le groupe de rap Black Daps. L'année qui suit ils sortent leur premier album 'Ir Gakassina' (notre contribution), classé meilleur album en 2002. Un an plus tard il débute une carrière solo et sort 'Résurrection' en 2005.

Qu'est-ce qui s'est passé avec Black Daps ?

Rien de grave, juste des choix que chacun a fait. Aujourd'hui Danny, Luci et moi, on a chacun notre propre album, c'est une évolution.

Où étais-tu passé ces dernières années ?

Je suis parti au Nigéria où j'avais signé un contrat de deux ans avec un label. J'ai fait beaucoup de scènes là bas. J'y ai enregistré un album de 13 titres. J'ai été bien accueilli, bien logé, et bien traité. J'ai été considéré comme un artiste à sa juste valeur et j'ai appris beaucoup de choses.

Comment se passe le retour à Niamey ?

J'ai toujours mon public, je ne passe pas inaperçu, ça fait plaisir, c'est chaleureux.

J'ai fait un concert de démonstration à Taffadek, c'était pour tâter la scène. Je suis quelqu'un qui n'aime pas rester longtemps sans faire de scène, c'était une manière aussi d'informer les gens de mon retour.

A mon arrivée j'ai participé à la chanson pour les sinistres 'issa haro' ('l'eau du fleuve'), ainsi qu'à la chanson pour l'équipe nationale 'espoir mena'. J'ai également participé à la création du collectif national des artistes rappeurs dont je suis le secrétaire général.

Je devais jouer au CCFN en mars mais il a été annulé du fait des mesures de sécurité qu'a mis en place ce centre. Avec l'expérience que j'ai acquise au Nigéria je ne me vois plus chanter en play back. J'ai reçu une formation

Ras Idriss

de 3 ans, une formation scénique où j'ai travaillé avec des musiciens, sans musiciens, sur des instru. Ce n'est pas arrivé à Niamey que je vais me remettre à jouer du play back.

A quel stade as-tu retrouvé le rap à ton retour ?

Je l'ai retrouvé à genoux mais il va se relever. C'est dû à plusieurs choses, par exemple moi j'ai été victime du manque de promotion. Aujourd'hui pour des raisons personnelles les médias empêchent à certains artistes l'accès à la promotion. Il existe toujours des individus qui bloquent des contrats à certains artistes. Il y a des animateurs qui choisissent des artistes, même quand ils sont nuls, pour leur faire la promo. Je vous prends l'exemple de Fan Flex qui a beaucoup contribué à mettre à genoux ce mouvement rap nigérien. Il ne fait la promo que de groupes nuls scéniquement et artistiquement qui ne font que remplir les oreilles des gens de musique de mauvaise qualité. Voilà pourquoi le public a fui. Le public connaît les artistes qui sont bons, mais on lui impose les artistes qui sont nuls comme ceux de la génération scène ouverte rap qui passent leur temps à chanter sur des thématiques tels que sida, la scolarisation de la jeune fille, etc. Le rap n'est pas une récitation, le rap c'est de l'art, on ne peut pas faire de concours d'arts de cette façon, en imposant des thèmes. Les animateurs véreux et corrompus, ce sont eux qui ont tué le mouvement rap, ils ne font pas le choix par rapport à la qualité du travail, ils le font par rapport à la relation et à l'argent que leur donnent certains artistes.

Le système scène ouverte rap a perverti le rap nigérien. Maintenant le public qui soutenait le rap est confronté à une musique scène ouverte rap qui passe sur les radios et télévisions, ce public est confronté à des artistes qui sont incapables de chanter sur des intrus, ce public est confronté à des artistes inconscients parce qu'il n'y a pas de sens, d'évolution dans leur travail, c'est normal que ce public là réagisse.

Aujourd'hui nous espérons que ce public revienne par le fait que nous ramenons la qualité sur la scène. Ma contribution pour cette année et celle du collectif des artistes rappeurs c'est de ramener la qualité sur scène. C'est la première fois dans l'histoire de notre pays qu'une association de hip hop est créée et est agréée par le ministère de l'intérieur.

Le rap c'est la voix des sans voix, le public a besoin d'entendre des messages. C'est malheureux pour des rappeurs comme Danny Lee et Suprême Sadeck de passer leur temps à s'insulter dans des chansons. J'espère que les jeunes rappeurs ne vont pas faire ce genre de rap clash. Notre contribution pour le développement de ce pays c'est d'utiliser le rap pour sa construction en parlant des choses constructives dans nos textes.

Walter Issaka Alzouma



Rencontre avec Halimata Mayaki, premier modèle nigérien international.

Présentes toi à nos lecteurs.

Je m'appelle Halimata Mayaki. J'ai commencé le mannequinat à plein temps quand j'avais 21 ans. En Europe c'est un peu tard. Là bas les filles débutent cette carrière à l'âge de 14, 16 ans. Avant je ne pouvais marcher qu'avec des baskets ou des sandales mais aujourd'hui j'arrive à marcher sur des talons aiguilles de 12 centimètres. C'est un monsieur appelé J. Alexander qui me l'a appris en une après midi à Paris. Désormais je ne suis plus en activité, je suis à la retraite.

Comment es tu arrivée dans la mode ?

C'est assez drôle. C'était en 1996 lorsque je suis parti en Martinique. Là bas il y avait un monsieur appelé Roger Volny qui organisait des petits défilés et il m'a proposé d'en faire un, puis un deuxième, etc, à côté j'étais serveuse et garde d'enfant, je faisais ça ponctuellement.

Ce monsieur travaillait avec Mounia, une ancienne mannequin d'origine martiniquaise. Elle a été égérie d'Yves Saint-Laurent. A l'époque, tous les ans elle organisait un défilé caritatif pour récolter des fonds pour des hôpitaux ou des enfants sur place. J'ai participé au défilé qu'elle a organisé pour un hôpital pour enfants à Fort de France et à cette occasion elle a fait un partenariat avec une agence de mannequin de France.

Un jour le directeur de cette agence est venu en Martinique et lorsqu'il m'a vu il m'a donné sa carte et m'a demandé de me présenter au niveau de son agence une fois que je serais à Paris. A la même période j'ai été recontactée par le producteur du film Imuhar une légende (*être libre en Tamashek*) dans lequel j'avais joué quelques temps avant. Il m'a demandé de me rendre à Paris pour assurer la promotion du film et j'en ai profité pour intégrer l'agence de mannequin en 1999.

Quel est le rôle d'une agence ?

Les agences sont là pour te trouver des clients, ça dépend de la spécialisation. Par exemple moi je faisais essentiellement du défilé, je n'étais pas commerciale comme on l'appelle dans le jargon. Une fille commerciale elle, elle va faire plus de la pub et du catalogue. A cette époque on n'avait pas assez de travail. Par rapport aux filles européennes ou brésiliennes le marché n'était pas très bon, je pouvais faire un seul défilé tous les trois mois. En fait c'est un cercle vicieux, si tu ne fais pas un peu de pub pour que les gens te remarquent alors tu dois passer des tas de castings.

En vérité j'ai commencé à revivre quand je suis parti en Italie en 2002 où j'ai intégré une agence de mannequins. J'ai habité là bas pendant plusieurs années. J'ai vraiment bien travaillé en Italie parce que j'étais plus exotique que les autres filles. C'est là bas que j'ai commencé à faire aussi de la pub et j'ai travaillé durant 2 ans chez Gian Franco Ferré qui est décédé. Ce monsieur était styliste chez Christian Dior, mais bien avant il avait sa marque à lui. J'ai travaillé dans sa maison de couture. J'ai terminé ma carrière à Milan lorsque je suis tombée enceinte. Là j'ai décidé d'arrêter mais pas parce que je le voulais.

Avec un bébé c'est très difficile, c'est un travail qui est assez irrégulier. Tu peux faire dix castings mais à la fin tu n'as rien, le client ne rappelle pas pour te prendre, tu peux te taper un mois sans travailler, sans argent. Avec un enfant ce n'est pas compatible, en fait tu as besoin d'une stabilité financière. Voilà c'est qui a fait que j'ai décidé d'arrêter en 2005.

C'est quoi la mode pour toi ?

A la base ce sont les vêtements. En Europe c'est un peu plus complexe, parce qu'ils sont dans les tendances, c'est l'habillement par la création. C'est une sorte de mode d'expression, de création vestimentaire. Là bas

c'est vachement plus pointu. Tu prends les belges, ils ont un sens de la mode qui est un peu spéciale, les français sont aussi connus par une chose, les américains par une autre etc.

La mode c'est aussi une industrie, une réalité, une économie mais pas pour nous, pour les occidentaux ; parce que nous on est traditionnel. A mon sens la mode c'est une mode que, par exemple toi tu vas porter mais que d'autres personnes en la voyant vont avoir envie de porter aussi.

Que penses-tu de la mode au Niger ?

Elle est un peu pauvre. C'est ce que je trouve dommage d'ailleurs. Normalement étant le pays où le FIMA est né on devrait avoir des structures un peu plus élaborées depuis tant d'années.

Il n'y a pas de plateau de plateforme pour les jeunes créateurs. Ce n'est qu'aux deux dernières éditions qu'on a vu apparaître les jeunes créateurs de tous les pays, mais aussi du Niger. Sauf qu'en faisant la comparaison avec les créateurs des autres pays on constate qu'on est un peu en retard. Mais ce n'est pas négatif, ce n'est pas une critique négative en fait. Aussi on n'a pas les mêmes supports que les autres pays je pense. Par exemple tu prends des pays côtiers comme la Côte d'Ivoire, le Bénin ou le Togo où ils sont beaucoup plus modernisés, ils ont plus un goût de la mode que nous. Ici on reste un peu plus traditionnel, donc pour les jeunes créateurs je trouve que c'est difficile d'avoir une créativité. Le peu de créativité que tu as, pour la mettre en place et en pratique c'est compliqué à mon sens ; mais il ne faut pas qu'ils désespèrent.

Je sais qu'il y a cette école qu'Alphadi est en train de mettre en place depuis plusieurs années.

Il y a aussi une jeune créatrice appelée Kadi Mariko. Elle, je trouve qu'elle fait un travail assez génial ; elle essaie de former des jeunes filles, elle partage son savoir même si elle est en plus grande partie autodidacte. Elle avait fait une formation avec des jeunes filles pour leur apprendre des coupes nouvelles, des méthodes de travail nouvelles avec des matières.

Une fois, Kadi a dit aux jeunes filles de se servir de leurs propres inspirations, en retour celles-ci lui ont demandé ce que c'est l'inspiration, c'est pour vous dire les difficultés qu'on a ici.

Personnellement j'avais un projet de faire une ligne de vêtements pour bébé avec des matières de Wax et Bazin. La difficulté elle est que si tu amènes un modèle la personne a des difficultés même pour le refaire à l'identique, il y a toujours un problème de finition. Et la problématique elle est que les gens ont appris une certaine méthode et ne savent pas sortir de ça. Nous sommes trop en retard par rapport aux autres pays où

les finitions sont impeccables. Il n'y a que les forgerons pour l'instant qui arrivent à vraiment reproduire les choses. Il y a aussi le fait que les gens ont tellement faim qu'ils voient tout de suite les choses à court terme ; ils ne voient jamais à moyen et à long terme.

Parle-nous du FIMA.

J'ai aidé un peu à l'organisation surtout avec Sylvie et Aurelle pour la mise en place des défilés sur les 3, 4 jours et en même temps j'ai défilé. Parmi ces défilés il n'y a que deux éditions auxquelles je n'ai pas défilé, la première en 98 et celle de 2002.

A ses débuts je pensais que le FIMA allait être une forme de tremplin. L'avantage est que c'est à travers le FIMA que le pays est connu à l'international aujourd'hui ; avant on n'était connu que par la rébellion et souvent on nous confondait avec le Nigéria. Une bonne chose est que, point de vue notoriété on a une sorte de scène internationale qu'on n'avait pas. Ça aurait dû générer beaucoup plus de choses pour la création ici sur place je pense.

Quels sont tes projets ?

Pour l'instant j'ai mis un peu de côté mon projet de création de ligne de vêtements pour bébé, c'est un projet que j'ai depuis des années. Quand j'étais en Europe j'étais vachement dans la théorie. Je suis arrivée ici il y a trois ans, j'ai essayé la pratique c'était compliqué. Mais je ne vais pas rester non plus à ne rien faire.

Là j'ai rencontré une sœur depuis quelques temps. Elle travaille dans la boutique du Grand Hôtel. Elle travaille avec les femmes détenues de la maison d'arrêt de Kollo avec lesquelles elle a mis en place une sorte d'activités de couture, je suis en train de voir ce que je peux faire pour appuyer. Mon idée c'est de partager ce que j'ai vu, les inspirations pour les aider à faire une sorte de collection et après peut être la vendre ponctuellement, faire un événement de vente pour ça.

Parle-nous d'un de tes meilleurs souvenirs.

Je me rappelle en 2001 lorsque j'ai participé au concours appelé 'Best Model of the World' pour lequel j'ai représenté le Niger. Cette compétition se passe tous les ans en Turquie et est retransmise en direct à la télévision. Plus de 100 pays se réunissent à ce concours de défilé et de chorégraphie, c'est comme le concours Miss France. Bien, je n'ai pas gagné ça a été une très belle expérience.

Quel est ton dernier mot ?

J'espère qu'on va trouver une solution pour déboucher l'avenir du Niger. Que les projets puissent se faire, que les gens puissent accepter d'apprendre et que nous on puisse un peu tirer haut le pays petit à petit, mais comme on dit kalah-sourou (avec patience en Zarma).

Walter Issaka Alzouma



Le hall de la médiathèque du Centre Culturel Franco-Nigérien (CCFN) de Zinder, ce jeudi 07 mars, a servi de cadre à une séance de l'activité littéraire Nouvelles plumes.

C'est, pour la circonstance, mademoiselle Jamila Idrissa Kanda, étudiante en aménagement du territoire et urbanisme à l'université de Zinder, également écrivain, qui a présenté au public sa nouvelle intitulée 'Koubeini'. Cette activité qui se tient chaque fin de mois, a été organisée, à titre exceptionnel, pour promouvoir le genre, dans le cadre de la journée internationale des droits de la femme.

Après que Bachir Djibo, l'artiste chargé d'animer cette activité dont l'objectif est de faire découvrir au public de nouveaux talents littéraires, ait donné une lecture de quelques extraits de sa nouvelle écrite dans les années 2009, ce sera au tour de cette jeune auteure de présenter son œuvre. "Koubeini, dira-t-elle, est le cri de cœur des femmes d'un village typique d'Afrique. Des femmes opprimées, battues, mais qui ne demandent juste que l'instauration d'une égalité de chances entre l'homme et la femme dans la vie de tous les jours."

En effet, 'Koubeini' est l'histoire d'un village dans lequel une jeune fille tombe enceinte hors mariage. Pour que l'exemple ne fasse pas école, les villageois décident de punir cette dernière en l'obligeant à quitter le village. Voilà le début d'une histoire qui finit par bouleverser les règles de cette société attachée à ses traditions. En plus, un certains nombre d'événements rend la vie tendue dans ce village. La saison des pluies est

mauvaise, donc les récoltes catastrophiques. L'école, en paillotte, est emportée par les eaux de pluies. À la rentrée, le maître demande aux parents de contribuer pour deux mille francs par élève, à la reconstruction des classes en paillottes de l'école. Les pères versent les frais pour les garçons mais pas pour les filles qui se retrouvent obligées de rester à la maison. Les différentes péripéties poussent les femmes du village, qui se sentent opprimées, à une graduelle révolte.

Jamila dit être entrée dans l'univers de la littérature en 2003, alors qu'elle était en classe de 5^{ème} : "J'ai écrit à la suite d'une dispute entre ma grande sœur et moi. J'étais tellement énervée que je n'arrivais pas à me libérer. Et il me fallait trouver un moyen de me défouler, d'évacuer ma colère. J'ai pris mon stylo et j'ai commencé à écrire, à me déverser."

Depuis, elle a de petits textes. Des pièces de théâtre à l'école. Lors des séances de Lectures nocturnes, au CCFN de Niamey, où elle écrivait ses propres textes qu'elle faisait lire par des copines.

Aujourd'hui que sa plume est beaucoup plus affinée, et quelle a choisi la nouvelle comme genre d'écriture, Jamila a une vision claire du rôle et de la place que l'écriture occupe dans sa vie. "Écrire, confie-t-elle non sans conviction, est ma manière à moi de m'exprimer, de penser, de dire ce que ressens." Tout en relevant le beau voile qui lui couvre les cheveux, elle ajoute : "Le constat que l'on fait est que l'on ne donne pas la parole aux femmes, surtout rurales. Pourtant, les femmes ont des choses à dire d'important."

Et c'est pour donner cette parole refusée aux femmes rurales, ses sœurs, que Jamila a écrit cette nouvelle, -qu'elle a commencé à écrire en 2009- et qui fait d'elle, comme elle l'a si bien dit "une porte parole des femmes".

Jamila, face à ces féministes qui prônent l'égalité entre l'homme et la femme, "celle qui dit toi le mari tu paies l'eau et moi la femme je paie l'électricité", et qui disent parler au nom des femmes rurales et de défendre leurs droits, se demande : "Mais est-ce que celles-ci sont sûres que c'est ce que veulent les femmes rurales?", avant de conclure avec tact : "Je suis cette féministe qui réfléchit par rapport aux choses qu'on peut demander, qui ne provoquent pas de frustrations au niveau de la société."

Lors des débats très enrichissants qui se sont longuement tenus, à la question de savoir si elle a écrit assez de nouvelles et se sent du coup prête à affronter le comité de lecture d'une maison d'édition, donc, par ricochet, la critique des lecteurs, Jamila, fermement, a répondu : "oui !"

Bonne chance Jamila. Quant à vous, femmes, à vos plumes !

Bello Marka

La Nouvelle Imprimerie du Niger



**soutient la culture
et la jeunesse nigérienne**



BIBLIOTHEQUE

Rosa Parks

Prêt de livres, recherche internet
Débats, conférences
Gratuité du service et de la carte de membre

Conseils sur les études aux USA



ENGLISH LANGUAGE PROGRAM



Prochain Trimestre : 7 Octobre - 14 Décembre 2013

*inscriptions du 07 Octobre 2013 au 12 Octobre 2013
(du 30 Septembre au 07 Octobre 2013 pour les anciens)*

15 niveaux (débutant à avancé)
Cours pour collégiens et lycéens *(de la 6e à la terminale)*
Business and Technical English
Vente des livres d'anglais

Mercredi: FILMS AMERICAINS
de 16h30 à 18h30

Vendredi: ENGLISH CLUB
de 19h à 20h30

Samedi : HAMZARI TOASTMASTERS CLUB
de 11h30 à 13h30
tous les 2^{ème} et 4^{ème} samedi de chaque mois
Auditorium du Centre Culturel Américain

L'Ambassadeur des Etats-Unis, Bisa Williams a quitté définitivement le Niger après 3 années. Sa remplaçante, Eunice Reddick est attendue très bientôt



SOYEZ NOS CONTACTS
AFIN D'ETRE AU CŒUR DE NOS
EVENEMENTS ET PROGRAMMES :
NiameyPASN@state.gov



CENTRE CULTUREL AMERICAIN
de l'Ambassade des Etats-Unis d'Amérique
242 Rue de la Tapoa
<http://niamey.usembassy.gov>

